

à s'agripper au rocher. Il fait construire une sorte de passerelle et atteint son but. La troisième inscription paraît décidément inaccessible. Pourtant, un jeune Kurde, après avoir fiché un pieu dans une faille de la paroi, réussit à en faire un moulage de papier mâché.

L'essentiel de la littérature originelle répond à la nécessité matérielle. C'est ce qu'atteste la teneur des textes. Il s'agit de transactions économiques ou d'actes juridiques, achat et vente de bétail, de grain, location d'esclaves, prêts, reconnaissances de dettes, connaissances, inventaires, testaments. Ce n'est pas d'emblée que l'indépendance de la pensée écrite, objectivée, se manifeste. Sa puissance révolutionnaire demeure captive de sa fonction première, qui est de décharger l'esprit des servitudes intellectuelles qui accompagnent le travail forcé. Il faudra patienter mille années supplémentaires avant qu'un scribe anonyme ne rédige, comme à main levée, les aventures de Gilgamesh, roi légendaire d'Uruk, parti à la recherche du rameau d'immortalité pour sauver son ami Enkidu. À peine s'en est-il emparé qu'il le perd sans retour.

L'anthropologue anglais Jack Goody a établi l'immense portée des humbles tablettes d'argile tirées des sables du désert. Son étude des listes est un modèle de l'esprit d'analyse anglo-saxon. Il prend appui sur des faits si ténus, si contingents que nul n'y avait jamais prêté attention, pour s'élever, de là, à des conclusions renversantes. L'écriture fixe la parole. Elle la transfère,

du registre de l'ouïe, dans celui de la vue. Elle l'arrache à l'air atmosphérique, qui est oublieux, pour la confier à un support solide, argile, pierre, papyrus, parchemin. On embrasse du regard simultanément et, si l'on veut, longuement, des éléments que le flux temporel emportait, qui se chassaient inévitablement l'un l'autre. La coprésence d'unités qui, jusqu'alors, s'étaient présentées l'une après l'autre, séparément, à l'esprit, lui révèle l'arrière-plan des catégories et des principes qui régissent à son insu, d'abord et longtemps, quand ce n'est pas toujours, sa marche habituelle. Les profondeurs enfouies de la pensée, les ressources auxquelles la parole, fugitive, évanescence, ne lui permettait pas d'atteindre, l'écrit lui en ouvre l'accès. Il lui permet de remonter à chaque instant la chaîne des opérations qui l'occupent, « de biffer mentalement ou réellement celles qu'il a effectuées », d'en évaluer l'incidence sur la suite. Mieux, encore : il lui laisse toute son énergie. Il lui permet de la concentrer sur le point qui l'absorbe actuellement, au lieu d'en distraire une partie à se rappeler les précédents. L'argile s'en charge. On les retrouvera à coup sûr, si besoin est.

Les limites naturelles de la mémoire, donc de la conscience, sont brisées. Une carrière inédite s'ouvre soudain sous les pas des bipèdes pensifs qui erraient sur la terre. Il se peut – c'est l'avis du généticien Cavalli-Sforza – qu'ils aient connu là le plus grand bonheur que nous puissions concevoir. La séparation de l'âme

L'unité du fait linguistique ne se révèle qu'à un examen approfondi, grammatical. Si absolues que soient les différences lexicales, morphologiques ou sémantiques qui les séparent, les langues ont en commun de se réaliser sous forme de phrases. Et toute phrase, dans chaque langue, se ramène à un binôme. Elle associe un signe de substance et un signe de durée – ce que nous appelons un nom et un verbe. Tous les hommes tiennent donc le monde pour un mixte d'espace et de temps, que Kant posera, le moment venu, comme conditionnels *a priori* de toute expérience possible. De ce schéma élémentaire, universel, découle la capacité de récit. Elle consiste à verser des signes changeants dans la matrice récurrente de la phrase pour verbaliser un état de choses et ses métamorphoses.

L'écriture n'a rien changé à cette structure profonde. Elle en a simplement reculé les limites, comme elle a étendu indéfiniment le nombre de faits qu'il est permis de garder à disposition, en mémoire. La phrase la plus longue de notre littérature est de Marcel Proust. Elle se trouve dans *Sodome et Gomorrhe* – « Race maudite... » – et contient plus d'un millier de mots. Mais ce reste une phrase, assise sur un nom et un verbe principal. Son expansion sur plus de deux pages vient de ce que l'idée de temps, c'est-à-dire de changement, peut être introduite dans les éléments non verbaux de la langue, le nom, l'adjectif, l'adverbe. Il suffit, par une mise en abyme, de les convertir, à

leur tour, en phrase. Par exemple, un adjectif devient une proposition relative – « une région stérile, une région où rien ne pousse », un nom une proposition complétive – « on attend son retour, on attend qu'il soit revenu ». La phrase complexe, à subordonnées enchâssées, permet d'obtenir un degré supérieur de précision temporelle, c'est-à-dire de montrer l'action de la durée sur l'étendue, le devenir.

Indépendamment de sa richesse inépuisable, de la civilisation raffinée, opulente, hautement consciente qui l'a nourrie, l'œuvre de Proust est inconcevable sans l'écriture. C'est le papier qui fournit à ses phrases ramifiées, sinueuses, enveloppantes, le support sans lequel elles tomberaient dans la confusion ou tourneraient court. Et les « paperoles » débordant partout des gros cahiers révèlent la poussée impétueuse, la fécondité inépuisable d'une pensée armée de la plume, appuyée sur la page.

À l'opposé, les productions des civilisations orales semblent dépourvues de style. Le fait stylistique semble inséparable de la culture graphique, donc de l'inégalité, de l'oppression et de l'exploitation.]

Il est vrai que les mythes recueillis auprès des populations que l'Europe a rencontrées, asservies, exterminées pendant l'ère coloniale l'ont été dans les pires conditions qui soient. Lévi-Strauss a considéré, en son temps, les termes, pareillement funestes, de l'alternative à laquelle est réduit un esprit occidental curieux des

La révolution du mode de communication que constitue l'écriture a introduit, dans l'humanité, une séparation qui n'a été levée qu'à la fin du XIX^e siècle avec l'instauration, dans les pays développés, de l'école obligatoire. Dans l'intervalle ont coexisté une élite lettrée et l'immense masse de ceux auxquels l'information stockée sur les tablettes, le parchemin ou le papier restait fermée.

À cette inégalité pratique, externe, répond celle, thématique, interne, de l'écrit. Il filtre l'écho que toute expérience est susceptible de trouver dans le registre de l'expression. Le texte d'Uruk annonce, pour quatre mille ans, la teneur du récit historique. Il ne retiendra, de la vie des hommes, que celle de la noblesse foncière. Des tribulations de Gilgamesh au pays des Eaux-Mortelles et chez les Hommes-Scorpions, aux intrigues et aux tensions de la société curiale consignées par Saint-Simon, le personnel des épopées, tragédies, odes au prince et oraisons funèbres se recrute, à peu près exclusivement, chez les propriétaires des moyens de production, des esclaves, de la terre.

La perfection formelle du récit est acquise dès le VIII^e siècle avant notre ère, non pas au Moyen-Orient, où il a son berceau, mais en Grèce. L'éclat que nous lui trouvons toujours, vient de ce que nous avons conservé les façons de penser qui émergent alors, et (à supposer qu'il y ait lieu de distinguer) le système graphique achevé qui les porte. La notation des sons,

qui remonte au XIV^e siècle, passe d'Ugarit aux mains des marchands de Tyr et de Sidon. Les Grecs la leur empruntent – *phoînika grammata*, disent-ils à propos de leur alphabet – mais ils y ajoutent la chair de la parole, que les Sémites occidentaux réduisaient à son squelette consonantique : les voyelles. Il ne subsiste plus, alors, la moindre incertitude sur l'intention du scripteur. Ce qu'il pense, ce qu'il aurait dit, est écrit. On n'a réalisé aucun progrès, depuis, et c'est de l'alphabet grec, tel qu'il nous a été transmis par les Romains, que nous nous servons toujours.

Eric A. Havelock a avancé qu'un système d'écriture réussi ou pleinement développé est un système où la pensée n'a plus aucune part. Ce doit être un instrument purement passif du mot prononcé même si, assez paradoxalement, « ce mot est prononcé silencieusement ». Le système doit répondre à trois conditions : permettre de représenter sans exception tous les sons de la langue, sans laisser place à une quelconque ambiguïté ni excéder un nombre très limité de caractères, afin que le mémoire ne soit pas surchargée avant même que la lecture ait commencé¹.

C'est pourquoi Havelock parle de la « prétendue littérature » du Proche-Orient ancien. La « complexité

1. E. A. Havelock, *Aux origines de la civilisation écrite en Occident*, traduit de l'anglais par E. Escobar Moreno, Paris, François Maspero, 1981, p. 9.

Après les rêves éveillés de la culture orale, les contes puérils de la Mésopotamie, le texte de l'humanité entre dans l'âge de raison. Nous sommes chez nous.

Mais la demeure de sens que les Grecs ont édifiée, au sortir de l'Âge obscur, pour familière qu'elle nous paraisse, accuse les divisions de la cité hoplitique. Elle n'accueille que la fraction dominante de la société et le reflet qu'elle lui tend est, de surcroît, déformé, gauchi par la division du travail. De ses éveils à la disparition des sociétés d'Ancien Régime, en Europe occidentale, la littérature est inféodée à l'aristocratie. Ulysse est un propriétaire foncier qui aime à parler de ses troupeaux de bœufs et de porcs. Le théâtre athénien expose les malheurs des rois et des princesses comme, deux millénaires plus tard, encore, la tragédie française classique, les drames de Shakespeare. Le premier texte de notre littérature, *La Chanson de Roland*, exalte les prouesses de la chevalerie combattante carolingienne dans la passe de Roncevaux. Et lorsque, vers la fin du Moyen Âge, la chevalerie est dessaisie de ses fonctions militaires par l'armée royale, la vieille caste guerrière turbulente troque l'épée pour la plume et verse une contribution décisive à la rationalisation de l'activité politique et sociale.

Un hobereau périgourdin, Michel Eyquem, seigneur de Montaigne, s'avise, le premier, du trouble dont les hommes de son temps et de sa sorte sont saisis – « Que sais-je ? ». Il porte sur les fonts baptismaux

l'individu conscient de soi qui vient de naître sous les auspices de la contrainte étatique. Dès la génération suivante, un autre nobliau, d'origine tourangelles, Descartes du Perron, tire du moi « ondoyant et divers » des *Essais*, la figure épurée, le sujet transparent de la connaissance objective – « rien qu'une chose qui pense, un entendement, une raison ». Mme de La Fayette est noble, comme Mme de Sévigné dont les lettres détaillent, avec une fraîcheur intacte, la vie piquante et facile, nobles, le cardinal de Retz et le duc de La Rochefoucauld, Charles de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon. Lorsque le texte tombe aux mains du fils d'un notaire du Châtelet, Voltaire, puis de plébéiens, Diderot, matérialiste, et Rousseau, qui ne met rien au-dessus de l'égalité, les jours de l'antique aristocratie sont comptés. La littérature, si elle lui survit, devra chercher de nouveaux contenus, des formes différentes, un autre ton.

Le deuxième trait, formel, du texte qui naît de l'alphabet rationnel, est plus difficile à saisir parce qu'il a survécu à la disparition des sociétés esclavagiste et féodale, empiété, un siècle durant et plus, sur le genre bourgeois, qui est le roman, qu'il continue, en partie, à régenter. Mais c'est qu'il participe de l'attitude existentielle qui soutient la culture occidentale, la raison comme principe d'évaluation et d'action. Hobbes, théoricien de l'État, l'a sobrement définie le « calcul des conséquences », Hume un « jugement calme ».

bilatérales qu'elle provoque leur ferment le monde de la signification que prennent leurs actes, sous la plume des lettrés.

À moins de cent ans d'ici, Husserl croit encore devoir rappeler à ses confrères et, plus largement, à ceux qui font métier de penser, qu'ils n'ont encore rien fait tant qu'ils n'ont pas abordé le « monde effectivement éprouvé ».

Ce monde, nous le connaissons tous. C'est le milieu dans lequel nous nous mouvons « naturellement », corps et âme, auquel nous prêtons à chaque instant un sens. Mais c'est seulement au début du siècle dernier qu'une réflexion tendue, perçante, a décelé l'erreur qui attribue aux objets de l'expérience une réalité qu'ils doivent aux opérations de l'esprit, dans une mesure qu'il convient, dans chaque cas, de déterminer. Opérations malaisées à isoler, à comprendre, parce qu'elles sont l'esprit même. Il doit se détacher, au prix d'un artifice – la réduction transcendantale – des objets visés, pour dégager sa propre activité, saisir sa contribution à la genèse toujours recommencée du réel, dans le flux temporel.

Ainsi, trois millénaires durant, les sociétés historiques et les meilleurs de ceux auxquels elles avaient délégué le soin d'explicitier leurs fondements de croyance et leurs actes majeurs se sont accommodés d'une représentation de la vie qui substituait un artefact à sa vérité immédiatement, continuellement et universellement sentie.

Tout récit roule sur l'alternance de la description et de la narration. Quelqu'un fait quelque chose dans un contexte donné. C'est une constante anthropologique, une conséquence du fait linguistique. La fragmentation de la vie sociale, l'autonomisation de l'activité symbolique confèrent à la représentation de l'existence un tour qui, pour familier qu'il soit, évident qu'il nous paraisse, n'en présente pas moins un caractère conventionnel, arbitraire, étranger au monde vécu.

La formalité homérique relève d'un point de vue fixe, sûr, en retrait, décontextualisé. Le monde qu'il suscite est isotrope. À la différence de ceux dont il rapporte les agissements, les propos, le narrateur a le temps. Il est loin. Il n'est pas personnellement concerné, affecté par l'événement. C'est pourquoi il peut s'attarder à décrire longuement un personnage, des objets qui, dans la durée réelle, le feu de l'action, apparaîtront à peine à ses protagonistes ou se trouveront réduits à leurs seuls traits pertinents en finalité. La riche ornementation du bouclier d'Achille n'est que pour quelqu'un qui n'a rien à craindre d'Achille. Ses adversaires n'auront d'attention que pour le visage courroucé, tout proche, de leur presque invincible adversaire, ses mouvements rapides, dangereux.

Le loisir dont bénéficie le narrateur institue une réalité qui n'est que de lui, une temporalité hybride où interfèrent la durée suspendue, spacieuse de la pensée et

qu'un seul, la lutte des classes et les rivalités entre nations impériales. Le 3 août 1914, elle sombre dans l'accès de démence criminelle dont elle émergera exsangue, ruinée, souillée du plus inexpiable crime jamais perpétré contre l'humanité; le 8 mai 1945.

La globalisation n'est jamais que l'eupéanisation de la terre. Les « universelles aragnes » que furent l'Espagne solaire de Charles Quint et de Philippe II, l'Angleterre élisabéthaine et la France absolutiste ont imposé à l'humanité leurs langues et leurs religions, leurs maximes économiques et politiques, leurs préceptes scientifiques et techniques. Un essayiste américain¹ a pu annoncer, après l'implosion de l'URSS, que l'histoire touchait à sa fin sous les triples auspices de la démocratie formelle, de l'économie en vue du profit et du développement indéfini de la physique théorique.

Un des paradoxes de l'ère impérialiste aura été le renversement de la relation entre le centre et la périphérie. Une lointaine colonie de la couronne britannique rompt ses attaches avec la métropole et se hisse, en un peu plus d'un siècle, au faîte de la puissance. Qu'elle absorbe des immigrants issus du monde entier ne change rien à l'esprit qui a présidé à sa naissance.

1. Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, traduit de l'anglais par D.-A. Canal, Paris, Flammarion, 1992, p. 20.

C'est celui de l'Angleterre libérale dont les premiers Américains, Benjamin Franklin, Thomas Jefferson reprendront à leur compte et systématiseront les principes tout en réclamant leur indépendance.

▮ Trois traits originaux caractérisent le développement de cette succursale ultramarine.

Le premier, on l'a dit, c'est la condensation du processus de civilisation qui s'étalait, en Europe, du néolithique à l'ère contemporaine, avec ses avancées, ses stases, ses retombées, la Grèce et Rome, les grandes invasions, la régression rurale du Moyen Âge, la Renaissance, qui croit revenir aux sources antiques et invente les Temps modernes, les Lumières et les Révolutions. Les immigrants reprennent au commencement, sur le sol vierge du Nouveau Monde. Mais c'est avec les moyens auxquels l'Europe n'était parvenue qu'à la fin, l'écriture alphabétique, la religion monothéiste, l'esprit d'entreprise, les principes de la science et de l'économie politique, le daguerréotype et les carabines à répétition. Ce qui était comme dilué à travers cinq millénaires, est concentré dans un laps de temps proportionné à l'échelle individuelle. Ce qui échappait à des consciences noyées dans le fleuve insensible de la longue durée, ne manquera pas de les frapper lorsqu'on passe, en peu d'années, des wigwams aux gratte-ciel, de la Prairie couverte de bisons aux blés infinis du Midwest, des chevaux à la Ford T.

Comme il faut manger avant d'envisager autre

chose, c'est conformément à l'ordre canonique que se développe la civilisation américaine, même si elle brûle les étapes. De petites communautés pionnières disputent le sol à la sauvagerie. Des villes champignons poussent sur les gisements d'or et d'argent, de pétrole, avant que l'agriculture extensive et la grande industrie n'impriment au paysage la physionomie typique des pays développés. Pendant un assez bref moment, des groupes sociaux que la division du travail et l'inégale répartition du produit ont séparés et opposés, partagent le même espace, donc, à quelque degré, les mêmes usages et le même langage, les mêmes convictions, les mêmes façons de sentir et d'agir. Un homme qui songerait, par exemple, à écrire, à décrire la vie des autres, de ceux qui peinent dans le secteur productif, affrontent les choses, s'occupent des bêtes, cet homme, s'il existe, vivra au contact de ceux dont il entend parler. La ségrégation sociale, donc spatiale, qui sépare aussi nettement les habitants des vieilles métropoles européennes que s'ils vivaient, selon Maurice Halbwachs, « sur des planètes différentes », n'a pas encore joué. Un écrivain n'habitera pas forcément un quartier huppé, chargé d'histoire, de passé, comme à des années-lumière des faubourgs ouvriers. Il croisera ses concitoyens dans la rue poussiéreuse ou boueuse, bordée de maisons en planches entre lesquelles s'intercalent la forge, des écuries, le magasin de fournitures générales, le cabinet du médecin, la geôle municipale et le

bureau du télégraphe parce que tout le monde achète et vend, du maïs, du coton, mais aussi des actions et des bons du Trésor et que la moindre bourgade des monts Alleghany ou du delta du Mississippi est reliée à Wall Street.

Et c'est, après l'accélération de l'histoire et la formation de communautés rurales intégrées, le troisième trait de l'aventure qui a débuté de l'autre côté de l'océan. Soit que la domination de l'élément anglo-saxon ait imposé l'individualisme possessif comme philosophie politique, soit que l'abondance des terres disponibles ait desserré, pour un temps, l'étau de la propriété privée, la tyrannie de la rente foncière, les Américains ont abandonné, avec le rivage européen, le projet révolutionnaire qui s'était ajouté, en 1848, à la panoplie mentale du vieux continent.

La lutte sociale est masquée, sinon abolie, par l'éthique protestante qui sacralise le profit, et par l'esclavage. Le prolétariat rural est noir, la différence de classe recouverte, naturalisée, par une différence de race. Des hommes que tout opposerait, dans le contexte européen, sont unis par le lien marchand et la couleur de leur peau. La forte intégration de cette société pionnière, la proximité physique et morale de gens adonnés à tous les travaux rendent visible à qui voudrait épiloguer, à ce sujet, la distance qui s'est creusée, historiquement, entre les classes, la vie et la pensée, ce qui se passe et ce qui s'écrit.